

« AINSI, MONSIEUR, VOUS VOULEZ DONC TRAVAILLER  
DANS LE LIVRE... »

— Ainsi, Monsieur, vous voulez donc travailler dans le livre, dit Gaston Gallimard d'un ton paternel, pas même interrogatif.

Petit silence. Aucun doute : c'est bien à moi que ce discours s'adresse. Nous ne sommes que trois dans le grand bureau directorial de ce qu'on appelle encore, en 1941, les Éditions de la NRF : mon père, Gaston Gallimard, l'éditeur, et moi. Il me faut digérer un peu ces nouveautés. J'ai quinze ans. On m'appelle Monsieur. Il y a donc un monde où l'on appelle Monsieur les garçons de quinze ans. Enregistrons.

Et puis, « travailler dans le livre » qu'est-ce à dire ? Les livres, c'est un monde à part. Un monde de fête. Un monde secret. Chacun, je suppose, a le sien, comme moi. Quoi de commun avec les courtes expériences que j'ai faites de cet univers insolite du travail depuis quelques mois, quand j'ai abandonné définitivement mes études – ou plutôt quand les études m'ont perdu de vue ? Caissier dans l'établissement de bains populaires d'un parent, grouillot quelques jours dans une sinistre usine métallurgique, plus deux ou trois autres essais que j'ai oublié, que sais-je ?

Rien de convaincant – pour personne. Mais c'est la guerre, l'Occupation plutôt. Les ressources sont rares pour la majeure partie de la population française. Pas d'études, donc travail. Nécessité fait loi. Cherchons. Nous avons cherché.

Une idée est venue à mon père, en désespoir de cause : puisque je lis beaucoup, pourquoi ne pas s'adresser à Gaston Gallimard l'éditeur, que journaliste lettré, il connaît un peu. Et nous y voilà.

J'acquiesce poliment, à tout hasard. Gaston Gallimard enchaîne rapidement : il y aurait justement un poste d'assistant vendeur dans sa librairie du boulevard Raspail. Nous sommes fin 1941, vous commencerez donc dans les premiers jours de 1942. Au revoir, Monsieur.

## UN PEU D'HISTOIRE, TOUT DE MÊME

Les livres, je suis né dedans. Pour ainsi dire. Qu'on n'imagine pas de somptueuses bibliothèques châtelaines. Nous habitons depuis 1930, venus de Montmartre, un petit pavillon de meulière à Sceaux, construit grâce à la loi Loucheur (prêts aux démobilisés de la guerre de 14). Le chemin de fer à vapeur de la ligne de Sceaux y mène. Mon père, journaliste aux multiples emplois, le prend pour rentrer de Paris. Dans la nuit, car il se lève très tôt, il va prendre à Bourg-la-Reine, pour partir, l'Arpajonnais, le tramway — à vapeur aussi —, qui transporte les produits maraîchers d'Arpajon jusqu'aux Halles. Il est aux environs de cinq heures du matin.

Dans la petite maison il y a beaucoup de rayonnages avec des livres. Assez variés. Mon père, Marcel Pauvert, né en 1897, fils aîné d'un professeur à l'École alsacienne, Paul Pauvert, était promis à la carrière universitaire. Il y a eu la guerre de 14, et puis Paul Pauvert, mon grand-père donc, est mort brutalement en 1919. Marcel, désormais chargé de famille (sa mère, un frère et une sœur plus jeunes) a dû abandonner l'université.

Il en a gardé des livres latins (je me souviens d'un Cicéron complet aux couvertures bleues), allemands (je ne me souviens plus des titres, à cause des caractères gothiques), un peu anglais. Et puis des classiques, plutôt dans des éditions bon marché. Et puis tout le reste, qui s'y est ajouté peu à peu.

Mon père a dû travailler à vingt-trois ans, dès sa démobilisation. Au hasard des embauches, il s'est retrouvé d'abord dans la bijouterie, je crois. Puis enfin dans le journalisme. Les chiens écrasés pour commencer.